

INAUGURATION DE LA STATUE  
DE  
RACINE ENFANT  
A LA FERTÉ-MILON

---

Lorsque, le dimanche 2 octobre, nous descendîmes du train qui nous avait amené de Château-Thierry à La Ferté-Milon, pour l'inauguration de la statue de Racine enfant, l'orage qui nous avait quelque peu inquiété pendant le trajet avait cessé. Le soleil, si avare de ses rayons, en cette année morose, s'était mis de la partie, et les habitants rassurés mettaient la dernière main à la décoration de leur quartier.

Chacun avait fait assaut de goût et de fantaisie, car c'était bien la fête des Milonais. Elle faisait vibrer chez eux la fibre du patriotisme local ; elle était leur œuvre. Ils avaient triomphé des mauvais vouloirs, surmonté tous les obstacles : le succès couronnait leurs efforts. La joie était dans l'air, et emporté nous-même dans ce courant d'optimisme, nous nous sentions plein de confiance dans les promesses de la journée.

Elle commença par une messe solennelle, avec chœurs et soli, à l'église Notre-Dame.

La messe était annoncée pour 10 h. 1/2. Mais le prêtre attendit pour monter à l'autel, l'arrivée de M. J. Lemaître, qui devait présider la fête d'inauguration. Il prit place avec

les personnes qui l'accompagnaient et les journalistes munis de cartes sur les sièges qui leur étaient réservés.

L'abbé Maréchal, ancien curé de La Ferté-Milon, présentement doyen de La Ferté, officia. La partie musicale comportait trois chœurs : le *Kyrie* et le *Sanctus* de Gounod et l'*O Salutaris* de Lesueur, la *Prière* d'Hasselmans pour harpe, et la *Méditation* de Massenet. Les artistes se surpassèrent dans l'exécution de ces morceaux.

M. le curé Devigne a prononcé un sermon remarquable à la fois par le verbe, par la diction et par le geste. Nous sommes heureux de pouvoir le reproduire *in extenso*.

*Adolescens juxta viam suam,  
etiam cum senuerit, non recedet  
ab ea.*

(PROV. XX. 6.)

L'homme et le vicillard seront plus tard ce qu'aura été l'enfant.

Il est toujours difficile et souvent téméraire de vouloir caractériser d'un mot un homme, surtout quand cet homme est sorti des voies ordinaires et que sa vie a déjà été l'objet de recherches approfondies et de commentaires judicieux de la part d'écrivains les plus distingués.

Cependant, tout en reconnaissant les qualités du poète dont nous célébrons aujourd'hui le souvenir ; bien plus, en les groupant comme en une sorte de synthèse psychologique et morale, nous les apprécierons davantage et nous constaterons que, de cet ensemble, ressort nettement le caractère de Jean Racine de qui l'on peut dire qu'il fut : *une conscience* et une « *conscience chrétienne* ».

N'attendez pas de moi, mes Chers Frères, un discours, mais simplement l'entretien dominical de la messe de paroisse, exposé avec toute la simplicité du pasteur. Il n'est d'ailleurs pas question d'ajouter, au prône, un nouveau saint, mais de se rappeler une noble figure bien française et bien chrétienne.

A l'entrée de la vie, s'est produit pour Racine, un fait grave qui a eu une action plus directe, plus décisive sur la formation de son caractère que les autres influences, celles-ci simplement contingentes. Jean Racine, en effet, n'a pas eu le bonheur d'être élevé par sa mère, ni par son père, morts

tous deux : Jeanne Sconin dix-huit mois, et Jean Racine trois ans après la naissance de leur fils. Une aïeule, femme éclairée et prudente, adopta l'orphelin, et l'éleva en chrétienne. Racine qui n'en parle jamais que les larmes aux yeux, et qui l'appela toujours sa mère, disait d'elle : « Il faudrait que je fusse le plus ingrat du monde, si je n'aimais une mère qui m'a été si bonne, et qui a eu plus de soin de moi que de ses propres enfants » (1). Ceci doit se trouver à la base de toute étude sur Racine. Contentons-nous de l'indiquer.

Tout compte dans l'enfant ; il n'est pas un détail qui n'ait sa valeur et ses conséquences. On ne juge pas complètement et sûrement un homme en s'efforçant uniquement de bien connaître et d'analyser scrupuleusement les œuvres qu'il a produites. Ce sont, certes, des documents indispensables, mais ces documents eux-mêmes n'ont souvent de valeur qu'autant que l'on a pris soin de relever toutes les circonstances qui ont entouré la vie de cet homme, sans négliger son enfance. Racine fut donc élevé chrétiennement, et il ne faut pas prendre ce mot dans le sens large et imprécis où nous l'entendons aujourd'hui. Maintenant, en effet, même au sein de la famille encore chrétienne, l'idée de Dieu n'est plus toujours l'idée essentiellement dominante. Avec des notions dont nous ne nions aucunement l'utilité, il serait bon aussi de jeter moins parcimonieusement, dans l'âme des enfants, d'autres germes autrement féconds quoique devenus trop rares. Racine eut cet avantage. Il fut porté vers Dieu par une âme religieuse de notre cité Milonaise, cité religieuse elle-même, sans être « sacerdotale » comme on l'a dit par fantaisie ou par erreur, cité en tout cas chrétienne, où l'on pratiquait le respect de soi-même, le respect des autres et par dessus tout le respect de Dieu. C'est dans cette ambiance que le caractère du jeune enfant a été esquissé, et, en suivant les étapes successives de sa vie, malgré des nuages, malgré des défaillances que nous ne nions pas, toujours a subsisté la précieuse empreinte de l'action fortement chrétienne laissée par ceux qui l'ont élevé.

Aussi nous pouvons affirmer que Racine, dès son enfance, sent déjà sa conscience. Il demeure d'abord sous le toit de son grand père Jean-Racine ; puis, comme il faut lui donner

(1) Lettre de Racine à sa sœur, M<sup>lle</sup> Rivière, Paris, 23 juil. 1663.

une instruction capable de développer les qualités qu'on lui découvre, on l'envoie au collège de Beauvais. Il s'y révèle studieux, mais éveillé; docile, quoique curieux et comme chercheur d'horizons nouveaux. Il était vraiment un élève très remarquable à tous les points de vue, lorsqu'il alla retrouver sa parente Agnès dans cet asile où se trouvaient réunies tant de belles consciences, mais où, hélas! se glissa l'erreur. De l'influence de Port-Royal sur Racine, nous n'avons qu'une chose à dire. Nous sommes prêtres de la Sainte Eglise Catholique Apostolique et Romaine, soumis à l'autorité de nos chefs spirituels et du Souverain Pontife, nous ne nous sommes jamais écarté de la doctrine théologique de l'Eglise et nous ne reconnaissons à personne le droit d'avoir, sur ce point, le moindre soupçon à notre égard. Autre chose toutefois est l'appréciation d'un poète que nous aimons, et le respect pour des caractères dont la dignité morale ne s'est jamais démentie. Aussi, nous ne nous faisons aucun scrupule de reconnaître et d'affirmer que pour Racine devenu jeune homme et homme mûr, l'influence de ses maîtres a été une influence de conscience, beaucoup plus peut être qu'une influence littéraire.

Sa conscience, dans ce milieu fécond et recueilli, s'est agrandie et fortifiée. Je ne crois pas que son style s'y soit beaucoup formé, mais je ne serais pas étonné que son imagination y ait pris une conception plus nette de l'idéal moral.

En quittant la célèbre abbaye, le jeune Racine éprouve comme un besoin d'indépendance. Une « mue naturelle » s'est opérée. A Uzès, le soleil luit mieux que dans l'étroite vallée de Chevreuse; l'horizon s'agrandit; ce ne sont plus les cent marches moussues qu'on gravit en silence, c'est la nature avec ses charmes, c'est la poésie qui apparaît avec son sourire le plus enchanteur. Comment n'aurait-il pas été ébloui par ce spectacle nouveau? Si à cette époque la vie de Racine a été celle d'un jeune homme qui laisse trop de côté les enseignements reçus dans ses premières années, de ces enseignements subsiste, malgré tout, l'essentiel. Aussi a-t-il pu dire à La Fontaine: « J'ai été loup avec vous et avec les autres loups vos compères » (1) et écrire plus sérieusement à l'abbé Le Vasseur pour le rassurer sur lui-même: « Si j'avais reçu quelque blessure en ce pays, je vous la découvrirais

(1) Lettre datée d'Uzès, 11 novembre 1661.

« naïvement. Mais je suis libre encore, et si je quittais d'ici, « je reporterais mon cœur aussi sain et aussi entier que je l'ai « apporté. »

Donc, même et surtout aux heures dangereuses, il s'étudiait ; il demeurait ce qu'il a été en tout temps : une conscience en éveil.

Nous touchons à la troisième phase de la vie du poète, et en la parcourant, même rapidement, nous nous apercevons bien vite que maintenant aussi bien que pendant son enfance et sa jeunesse, comme aux dernières années de sa vie, Racine s'est toujours volontairement et loyalement mis en face de sa conscience, et que c'est à la formation sûre et droite de cette conscience, dès ses premières années, qu'il doit d'avoir triomphé de bien des séductions, n'ayant pu, tant est grande la faiblesse humaine, même chez les natures d'élite, les surmonter toutes et ne jamais faiblir.

Introduit à la cour, auteur de chefs-d'œuvre applaudis, le poète ne pouvait échapper aux hostilités et aux déceptions. Quoique tout ceci ne soit qu'une ombre, Racine, sensible à l'excès, n'en est pas moins très affecté et découragé. Puis, à l'heure où il écrit la plus chrétienne et la mieux construite de ses tragédies païennes, il est aux prises lui-même avec les entraînements de la passion... Les événements lui font comprendre bientôt que décidément tout est vanité et que la gloire, plus que tout, en est une. « Soit, lui dit sa conscience, « tes œuvres sont grandes et belles, mais toi, es tu bien dans « ta voie ? » Et cette question est entendue, et le poète revient à Dieu après quinze ans de misères morales, et afin que sa conscience soit satisfaite, alors qu'elle se trouble encore et qu'elle voit partout le péril, Racine demande à son confesseur s'il ne devait pas se faire chartreux ? (1)

« Non, lui répond celui-ci ; vous n'êtes pas fait pour être « moine, mais vous avez ce qu'il faut pour être père de « famille. Mariez-vous, élevez bien vos enfants, et vous oublierez dans ce milieu nouveau l'amertume des coups que « vous avez reçus. » Il épouse alors une femme qui, dit-on, ne lut jamais les œuvres de son mari ; on le lui a reproché et on a eu tort. Elle avait la simplicité de cœur de l'épouse et de la mère : elle lui donna une « nichée de colombes » (2)

(1) Lettre du 30 avril 1662.

(2) Jules Lemaitre et l'âme de Racine.

comme on l'a dit si justement ; n'est-ce pas cela qu'il avait cherché dans le mariage ? Il fut toujours parfaitement heureux dans son intérieur, et, quand, en sa qualité d'historiographe du Roi de France, il suit Louis XIV dans ses déplacements lointains, c'est toujours à son foyer de la rue des Marais-Saint-Germain (1) que vont ses pensées. Oh ! comment a-t-on osé dire, en France, que cet homme ne fut qu'un orgueilleux égoïste, qu'il eut le caractère acariâtre et féroce ! Pour avancer pareilles affirmations, il faut peu le connaître. A-t-on oublié l'histoire de cette belle carpe mangée en famille, cette procession organisée par les enfants du poète précédés par Racine portant lui-même la croix, et le récit, peut être plus poétique qu'historique, mais si délicieux, de la prière du soir dite en commun et au cours de laquelle Racine, dont la conscience est préoccupée, s'arrête, faisant longuement son examen... et ne revient au : « *me voici Seigneur, tout couvert de confusion* » que lorsqu'il y est rappelé par la moins patiente de ses chères fillettes ?

J'ignore du reste, si cet examen de conscience dont on nous a si joliment parlé fut bien l'examen de Racine ; en tout cas, il pouvait l'être (2).

Cette vie de famille calme, aimable et aimante, nous priva de chefs-d'œuvre nombreux peut être, nous savons le reconnaître ; elle ne tarit cependant pas la source du génie chez ce père et cet époux. Elle ne l'empêcha pas en tout cas d'écrire les deux tragédies admirables que l'on peut considérer comme le couronnement de son œuvre. Pour bien connaître l'œuvre du poète, il faut encore et surtout lire ses lettres et toutes ses lettres. Nous croyons, en effet, que deux lignes écrites dans l'intimité du cœur à cœur, donnent plus de lumière sur toute une vie, que plus d'un chef-d'œuvre composé pour le public. Certes ces lettres ne nous révèlent pas un Racine parfait, mais un Racine vrai, et en somme fort estimable. Elles font bien ressortir cette conscience du poète qui en toutes circonstances, même aux heures de défaillance sait toujours voir juste, sinon toujours triompher.

L'on appréciera mieux ensuite des œuvres où les caractères

(1) Actuellement rue Visconti.

(2) Cet épisode charmant est raconté par M. Jules Lemaitre dans la *Notice* lue par lui à la séance publique des Cinq Académies, le 23 octobre 1909, sous ce titre : « En marge des mémoires de Louis Racine »

sont si bien tracés, où les situations sont si saisissantes, où chaque pensée enfin est revêtue souvent d'une telle noblesse de conception et d'expression qu'on voudrait avoir plusieurs vies pour les relire sans cesse et les étudier encore.

Racine n'avait qu'une vie, lui aussi ; un fait s'est produit qui la brisa.

Il aimait le Roi avec toute la loyauté de son âme ; il l'aimait non seulement par reconnaissance pour la protection dont il l'avait entouré, mais il l'aimait encore (et pourquoi pas ?) comme le représentant sur terre, de l'autorité, choisi par Dieu. A la suite d'un incident, au cours duquel Racine avait manifesté la bonté et la sensibilité de son cœur, Louis XIV, impatienté, n'avait pu s'empêcher de dire : « Est-ce qu'il « s' imagine qu'il doit être ministre, parce qu'il est poète. » Ce propos fut rapporté à Racine ; il sentit que le Roi lui tenait rigueur et il en souffrit.

A partir de ce moment, le poète veut son repos, tout en s'efforçant d'arriver à une plus exacte connaissance de soi-même ; il répète qu'il a besoin de calme et de recueillement, et il s'en ouvre à son entourage et à son fils dans ses lettres de juillet et d'août 1698. Lui qui a appris et compris cette grande leçon que nous donne l'humanité tout entière et que ses chers auteurs de l'antiquité païenne plaçaient comme principe premier de toute philosophie, le « gnôti se auton », lui, qui s'efforça pendant toute sa vie de se conformer le plus possible à ce principe si sage, il déclare alors qu'il va mieux examiner ce qu'il est. Il demande pardon de ses fautes, de ses faiblesses, de ses chutes ; sa conscience chrétienne apparaît désormais dans toute sa limpidité ! Et ce travail moral ne l'empêche pas de donner aux chers siens le meilleur de son âme et de son temps, de diriger ses enfants afin de les préserver des dangers qu'il connut si bien, et d'adresser à son fils aîné ce conseil que je voudrais voir inscrit à la place d'honneur de chacun de vos foyers : « Je veux me flatter que « faisant votre possible pour devenir un parfait honnête « homme, vous concevez qu'on ne le peut être, sans rendre « à Dieu ce qu'on lui doit. » (1)

Tel nous apparaît Racine à ses dernières années, alors qu'il souffrait cruellement d'une maladie qui guette la plupart de ceux qui donnent au cerveau et au cœur, comme aliment, le

(1) Lettre datée de Paris, 21 juillet 1698, à Jean-Baptiste Racine.

meilleur de leur vie. Telle est la résultante de l'éducation qu'il reçut de sa grand'mère, de son séjour à Port-Royal, de son amitié pour le Roi, de sa gloire, même et surtout de la souffrance qu'il accepte avec courage, « heureux », dit-il, de mourir avant son cher Despréaux, le meilleur ami et le meilleur homme qu'il y eut au monde. C'est entouré de toute la tendresse de sa famille à qui il adresse ses derniers adieux, après avoir reçu du curé de sa paroisse, les secours de la religion, qu'il expira le 21 avril 1699.

En terminant je ne puis que vous présenter, comme une tige délicate et fleurie ce qu'a été la vie de notre cher poète. C'est votre enfant, il faut en être fiers et surtout ne pas permettre qu'on essaye de l'amoindrir sous prétexte de découvertes aussi imprévues que sans fondement. *Les frelons de l'histoire ne changent rien à la vérité.* Soyez fiers de votre illustre compatriote que le monde entier nous envie; soyez-en fiers, vous surtout, chrétiens de cette cité, car c'est ici qu'il a été baptisé; c'est dans cette église Notre-Dame qu'il a été deux fois parrain. Il est bien vôtre! On s'est efforcé de fixer sur le bronze ses traits intelligents et énergiques, son œil chercheur et baigné de lumière. On a voulu vous le montrer à cet âge où sur son front semble passer le premier souffle du génie, où sur ses lèvres s'esquissent le sourire, la parole encore hésitante, qui demain sera le chant du poète... A t on réussi? Rien n'a été négligé pour cela, et quelles que soient les critiques toujours faciles, est-ce qu'une mère s'arrête aux détails? Ne permettons pas qu'on les exagère cependant à propos de votre enfant; ne permettons pas davantage qu'on discute l'acte de naissance de ses parents, car Jean Racine est une fleur Milonaise.

C'est une fleur bien française aussi, et j'ai encore le cœur meurtri d'avoir lu ce matin même, certaines affirmations... au moins inexplicables. Vouloir faire intervenir ici je ne sais quel souffle du Nord? que cela fait pitié! Mais heureusement, Racine, quoi qu'on veuille inventer (on ne sait trop pour quoi?) restera français et rien que français. Ne serait ce donc plus suffisant?

Racine, c'est enfin une fleur pour l'Eglise. S'il fut chrétien dès son entrée dans la vie, il ne cessa jamais de l'être, même aux heures les plus troubles, et ses derniers moments ont été pour son cher entourage, pour ses amis, qu'il sut garder toujours, d'un exemple admirable de foi profonde, de courage à toute épreuve et de résignation parfaite « *Ado-*

*lescens juxta viam suam, etiam cum senuerit, non recedet ab ea ».*

Et maintenant encore, il nous parlera et nous instruira tout en nous souriant. Aux enfants, il apprendra l'amour du travail et de la prière ; aux jeunes gens, il dira que sous les roses du chemin, se cachent souvent des épines bien cruelles ; aux pères de famille, il indiquera leurs devoirs d'époux affectueux et d'éducateurs vigilants ; à tous, même aux vieillards qui sont plus près de la justice divine, il rappellera qu'une mort chrétienne est la plus grande grâce que nous puissions obtenir, et si parfois, nous avons aussi nos heures de faiblesse et d'erreur, nous n'oublierons pas que Dieu pardonne toujours au repentir sincère et qu'il a promis sa paix aux hommes de bonne volonté. Ce sont là des leçons qui en vaudront bien d'autres. Plusieurs, parmi les amis du poète, composèrent des épitaphes pour son tombeau. Celui qui a vu le plus juste, est un de ses biographes qui conseillait « de graver simplement son nom et de mettre, au-dessous, une croix ». Faisons ainsi ; inscrivons le nom glorieux de Racine en nos cœurs et que la croix mise à la suite de ce nom, soit une prière.

*Amen.*

On a pu remarquer les allusions sévères qu'a faites le prédicateur à un livre bruyamment annoncé où, paraît-il, la mémoire de Racine devait être passablement mal traitée. Ce livre bénéficiera peut-être de l'éphémère succès de curiosité qu'excite toujours un paradoxe inattendu, mais comme le dit M. l'abbé Devigne « les frelons de l'histoire ne changent rien à la vérité ».

Sans doute, dans l'âpreté de la lutte avec ses détracteurs, Racine a pu rendre coup pour coup, — *genus irritabile*, — mais ce sont là faiblesses qui ne prévaudront pas contre les qualités morales que, sur le témoignage de ses contemporains, la postérité lui a toujours reconnues et nous comptons bien que sa grande et noble figure ne sera pas diminuée par les sournoises révélations dont on la menace.

\*  
\* \*

A l'issue de la messe, tous les souscripteurs et invités au banquet se retrouvèrent à l'*Hôtel du Sauvage*, où M. l'abbé Devigne fit quelques présentations à M. J. Lemaître, après quoi, on gagne la grande salle du premier étage où l'on a dressé une table de cent couverts. M. Jules Lemaître préside, ayant à sa droite l'abbé Devigne et à sa gauche, M. Carré, adjoint au maire de La Ferté-Milon. Parmi les convives, citons M. Jules Henriet, président, et plusieurs membres de la Société historique et archéologique de Château-Thierry.

Au champagne, M. Charpentier présente avec humour, à M. Jules Lemaître les remerciements du Comité.

M. Jules Lemaître à son tour félicite le Comité d'avoir su mener à bien, en dépit de critiques aussi malveillantes qu'injustifiées, et en dehors de tout concours officiel, une aussi louable entreprise.

A deux heures le signal du départ est donné et nous nous rendons, encadrés par les archers, à la pittoresque petite place, où *Racine enfant* est bien chez lui, au rythme entraînant d'un « pas redoublé » exécuté par l'*Harmonie de Villers-Cotterêts*.

Sur une estrade dressée devant le monument prennent place les promoteurs de l'œuvre et M. Jules Lemaître. Le voile qui recouvrait la statue tombe, un léger frémissement court dans la foule et M. Royer à qui incombe la mission de remettre le monument à la Ville, s'en acquitte avec autant de tact que de modestie en prononçant le discours suivant où le pauvre Hiolin n'est pas oublié (1).

MESSIEURS,

Le Comité constitué pour élever une statue de *Racine enfant* à La Ferté Milon, est arrivé au but qu'il s'était proposé ;

(1) Hiolin (Louis-Auguste), né à Septmonts, près Soissons, le 1<sup>er</sup> mars 1846, mort à Sully-la-Poterie, environs de La Ferté-Milon, le 25 mai 1910. Voir dans l'*Argus Soissonnais*, du 30 septembre 1910, une notice bien complète, non signée, sur la vie et les œuvres de ce très intéressant artiste.

sa tâche est terminée et il est heureux de l'avoir menée à bonne fin.

De tout temps la ville de La Ferté-Milon s'est montrée fière de son passé et de son histoire, fière de son site incomparable, fière surtout de son illustre J. Racine, le doux et tendre poète. En se formant, le Comité n'eut donc qu'un but, désintéressé et patriotique au premier chef : honorer une des gloires les plus pures du génie français et en même temps doter la ville d'une œuvre d'art qui, tout en perpétuant la mémoire du grand tragique dans son pays natal, sera un ornement de plus pour la cité.

Le Comité a voulu représenter le poète à l'âge où, définitivement, il quitta La Ferté-Milon ; il a voulu le montrer là où il vécut sa vie d'enfant, entre sa fronde et son livre, dans ce coin qui, aujourd'hui encore, a conservé tout son caractère archaïque : à l'ombre de l'élégante abside renaissance que Catherine de Médicis fit élever d'après les plans remarquables mais inachevés de Philibert Delorme ; sous les murs du vieux château de Louis d'Orléans ; dans ce quartier enfin, le plus ancien de la ville, où chaque pierre est une page d'histoire ; là, semble-t-il, le petit Racine sera bien chez lui en famille.

Pour l'exécution de son projet, le Comité s'est adressé à un artiste dont le talent n'avait d'égal que la modestie. Après avoir semé ses œuvres, dont quelques-unes sont des chefs-d'œuvre, un peu partout sur le sol de la France, le statuaire Hiolin, s'était retiré à quelques pas d'ici, au petit village de Silly la-Poterie, où il vivait de la vie du sage, à l'ombre des grands bois solitaires ; pourtant il consentit à remettre la main à la glaise ; de suite le projet le tenta : il m'est doux de finir ma carrière par un J. Racine, aimait-il à répéter. Mais l'homme propose, Dieu dispose ; la mort est venu le surprendre sur la brèche : la statue, la dernière pensée du maître, prenait le chemin de l'atelier du mouleur, le soir même où agonisait Hiolin !

La Providence veillait sur son œuvre. Le sculpteur Jean Descomps, avec un désintéressement que l'on rencontre seulement chez les vrais artistes et les nobles cœurs, termina l'œuvre de Hiolin, en composant le bas-relief selon l'inspiration du maître disparu.

Enfin, la maison Barbedienne, avec le soin, la probité et la conscience artistique qu'elle apporte dans toutes ses productions, coula la statue de bronze et, de ses ateliers, sortit une œuvre d'une exécution irréprochable.

Cette œuvre, le Comité est heureux de la remettre aujourd'hui entre les mains de la municipalité milonaise et de la placer sous sa sauvegarde ; il est persuadé qu'elle ne faillira pas à sa tâche.

Le pays, déjà si riche en souvenirs et monuments intéressants, offrira un attrait de plus à ses nombreux visiteurs !

M. Carré, adjoint au maire, répondit en remerciant le Comité et en rendant hommage à l'artiste ; il termine par ces mots :

Merci donc à vous, Messieurs du Comité ; merci à vous, Monsieur et cher Maître ; merci pour notre grand poète, pour notre belle cité Milonaise, pour notre patrie qui est si justement fière de ses grands hommes ; merci enfin à tous ceux qui ont préparé cette journée de concorde et d'union dans un même sentiment d'amour pour la France.

Enfin M. l'abbé Devigne unissant la mémoire du sculpteur à celle du poète dans un même sentiment de reconnaissance et d'admiration, invite la foule à se recueillir et à prier mentalement avec lui pour les âmes de Racine et d'Hiolin.

Que dirai-je de la statue ? c'est une œuvre toute conjecturale, mais sérieusement et profondément méditée. Le problème était celui-ci : Étant donnés les effigies contemporaines du poète et le Racine de David d'Angers qui en est lui même une synthèse, quels devaient être les traits de l'adolescent ? Par un travail d'induction aidé de son expérience professionnelle, le statuaire est arrivé à nous donner un Racine enfant très vraisemblable, et c'est tout ce qu'on pouvait lui demander. L'enfant tient un livre à la main, sa fronde est à ses pieds : le jeu et l'étude. Le visage respire l'intelligence et l'on y saisit déjà comme les premiers éveils de la vocation.

Le bas-relief encastré dans le piédestal est l'œuvre de M. Descomps. Il représente les quatre messieurs de Port-Royal qui, aux heures de la persécution, ont été les hôtes de la famille Racine. L'artiste nous les montre, dans leur promenade quotidienne, plongés dans leurs oraisons mentales.

L'un d'eux se détourne pour faire l'aumône à un malheureux.

M. Descomps a habilement varié les attitudes de ces quatre personnages. Les dimensions exigües du bas-relief ajoutaient aux difficultés de l'exécution : on ne saurait méconnaître que M. Descomps les a surmontées toutes avec un réel talent.

\*  
\* \*

Sur l'esplanade du vieux Château, on a édifié une scène de fortune avec les ruines du château de Louis d'Orléans pour toile de fond.

Vers trois heures après midi, M. Jules Lemaître monte sur le « plateau » et prononce, au milieu d'un religieux silence, le discours si impatiemment attendu. Le délicat écrivain, épris de clarté, qui atteint la perfection du style par la simplicité, parle si posément, articule avec tant de netteté, nuance avec tant de finesse que les auditeurs les plus éloignés, voire ceux dont l'ouïe est le plus rebelle, n'ont pas perdu une syllabe de ce régal littéraire.

#### DISCOURS DE M. JULES LEMAITRE

MESDAMES, MESSIEURS,

Remercions d'abord les généreux souscripteurs à qui nous devons le monument et remercions particulièrement votre curé, M. l'abbé Devigne, l'ingénieur et opiniâtre promoteur de l'entreprise.

En élevant, dans sa ville natale, cette statue de Racine enfant, ils ont fait quelque chose de gracieux, hardi et de tout à fait rare.

Car il ne faudrait pas croire qu'une commémoration de cette sorte convienne à tous les grands écrivains, ou même soit possible avec tous. Trop de conditions y sont requises. Il faut, notamment: que celui dont on veut honorer l'enfance

ait eu une enfance intéressante, en effet, et sur laquelle on soit renseigné, et aussi une enfance telle qu'on y puisse discerner quelque correspondance avec son œuvre future. Il faut, en outre, que la forme et les traits du grand homme encore enfant, ou nous soient connus par quelque portrait, ou puissent être facilement supposés. J'ajoute : il faut que ces traits soient agréables ou frappants ; autrement, ce n'est pas la peine. Il est bon, enfin, que l'enfance du grand homme ait appartenu plutôt à une petite ville, qui puisse s'enorgueillir uniquement de lui et lui rendre un culte et des soins plus attentifs.

Jugez si ces conditions doivent être rarement réunies ! C'est ainsi qu'on ne voit pas bien Paris, eût-on pour cela les documents nécessaires, honorer de cette façon maternelle les hommes célèbres nés dans ses murs et, par exemple, élever des monuments à Molière enfant ou à Voltaire enfant. D'autre part, on n'imagine guère, à Dijon, la statue du petit Bossuet, ou, à Rouen, celle du petit Corneille. Pourquoi ? C'est que cela ne donnerait, ici, qu'un gros garçon maussade et lourd, là, qu'un insignifiant enfant de chœur, et qu'on ne sait rien, d'ailleurs, de leurs années d'enfance et, par conséquent, rien de ce qui a pu préparer, dès le jeune âge, l'auteur des Oraison funèbres.

Vraiment, parmi nos grands écrivains, je ne vois (Racine, mis à part), que Jean-Jacques Rousseau, dont les premières années nous soient assez connues et correspondent assez à l'idée que ses œuvres nous donnent de lui, pour qu'il fût possible d'élever un petit monument à son enfance, — si par malheur cette enfance n'était un peu fâcheuse.

Mais celle de Racine fut pure et charmante. Et on la connaît fort bien ; et on se le représente aisément à cet âge ; et on conçoit à merveille comment l'auteur, non seulement d'*Athalie*, mais même de *Phèdre*, a dû avoir précisément cette enfance-là.

Messieurs, il y a deux cent soixante-et-onze ans, par les belles soirées de l'été (et cet élégant et pittoresque bas-relief vous le rappelle), vos ancêtres, assis devant leurs portes, regardait passer quatre bourgeois fort simplement vêtus, qui, revenant de la promenade, marchaient l'un derrière l'autre en disant leur chaplet. Et les bonnes gens de La Ferté-Milon se levaient par respect et faisaient même silence pendant que passaient ces messieurs.

Car ces messieurs, encore dans toute la force de leur jeu

nesse mortifiée, étaient quatre messieurs de Port-Royal, qui, chassés de leur retraite l'année précédente, s'étaient alors réfugiés à La Ferté-Milon, chez une famille amie, les Vitart, alliés des Racine. Ces messieurs s'appelaient Lancelot, Singlin, Antoine Lemaître et Lemaître de Séricourt. Le séjour de ces quatre saints à La Ferté-Milon fut évidemment un objet d'édification et une occasion de bons efforts pour les Racine et les Vitart et les chrétiens sérieux de la petite ville (et il y en avait alors beaucoup). La vie religieuse du père et de la mère de Jean Racine était donc particulièrement fervente, et ils subissaient directement l'influence de Port-Royal dans le temps où Jean Racine fut conçu. Et ainsi Port Royal le façonna, ici même, avant sa naissance.

Il ne s'ensuit pas que son enfance ait été comprimée et triste. Jean Racine orphelin à trois ans, fut élevé chez sa bonne grand'mère, Marie des Moulins, qu'il appela toujours « sa mère ». C'est dire qu'il fut choyé, et probablement « gâté ». Il fut un gamin de La Ferté-Milon ; il flâna dans vos rues ; et joua certainement sur cette place. Une tradition nous apprend qu'il s'amusait à lancer des pierres avec une fronde, que c'était un enfant vivace et batailleur et que, dans ces jeux violents, il fut une fois blessé au front d'un caillou dont il garda la marque. Mais c'était aussi un enfant sensible et volontiers rêveur. Lui qui jouira tant, un peu plus tard, du paysage de Port-Royal des Champs, de ses bois, de son étang, de ses prairies, il dut bien faire des promenades dans la campagne qui entoure votre ville. « Il aimait extrêmement (dira La Fontaine dans *Psyché*), les fleurs et les ombrages ».

Or, Messieurs, si gracieuse qu'elle soit, cette enfance de Jean Racine pourrait ressembler à beaucoup d'autres enfances ; elle pourrait n'avoir nul rapport avec l'œuvre de sa maturité. Mais voici par où cette enfance est particulière et pleine de présages. L'aïeule qui l'éleva devait se retirer bientôt à Port-Royal. Les maîtres du collège de la ville de Beauvais, où il fit ses études de dix à quinze ans, étaient des amis de ces messieurs. Enfin, il fut à Port-Royal même, l'élève chéri de Nicole, de Lancelot, d'Antoine Lemaître et de Hamon. — A cause de leur enseignement, Racine ne donnera point l'optimisme romanesque des deux Corneille et de Quinault ; et l'on pourra dire, très exactement, que c'est la description de l'homme naturel selon Port-Royal qui composera le fond solide de ses drames. Oui, les vénérables messieurs qui défi-

lent dans ce bas relief expliquent, non certes le génie, mais la vérité profonde et hardie que cet enfant mettra un jour dans sa peinture des passions. Et vous voyez, dès lors, l'importance historique que prennent son enfance et sa première éducation, et comme vous avez bien fait d'élever ce monument au petit Racine.

Vous avez eu d'autant plus raison que ce monument est élégant et que cette petite figure de bronze est fort jolie, tout en étant, je crois, ressemblante. Votre compatriote, M. Hiolin, — l'habile artiste et l'homme excellent qui, hélas ! devrait être ici, et qui avait si bien mérité d'assister à cette fête et d'y entendre nos applaudissements, — M. Hiolin, s'inspirant de l'œuvre célèbre de David d'Angers, a su, du beau Racine déjà mûr, déduire, extraire, avec beaucoup de vraisemblance, un Racine de quatorze à quinze ans : le vôtre.

Le vôtre, oui : mais, au reste, si Racine vous appartient totalement par son enfance, à aucun moment de sa vie il ne vous fut étranger. Il est fort probable qu'au temps où il était à Beauvais, il venait ici passer ses vacances. Plus tard, quand sa sœur a épousé Antoine Rivière (médecin, puis contrôleur du grenier à sel), il est le parrain de leur seconde fille. Lorsque, marié à son tour, il a des enfants, il prie sa sœur de leur trouver des nourrices. Il la charge de subsides pour une vieille servante. Et il revient très souvent dans votre délicieuse cité.

Ainsi, ce poète si français entre nos grands poètes, celui qui, avec La Fontaine (encore un de votre province !) a le plus purement exprimé le génie de notre race, vos ancêtres l'ont eu et pour concitoyen et pour ami. Dans l'admiration amoureuse que toute la France professe pour lui, vous pouvez mettre, vous, une nuance de familiarité : car vous êtes comme les parents du grand homme. Vous devez en être très fiers, et il me semble que, en mémoire de Jean Racine, vous devez tenir à être d'irréprochables Français par la raison, l'amour de l'ordre, la clarté des idées, la générosité, le patriotisme. Et il serait bien aussi que les écoliers de La Ferté-Milon, en jouant autour de ce petit camarade de bronze, se souviennent de ce qu'il fut et mettent plus de zèle à bien apprendre la langue qu'il parla mieux que personne.

Messieurs, c'est une chose singulière et touchante que l'un des génies les plus représentatifs de la France tout entière soit ici comme un petit dieu Lare : protecteur de votre petite ville. La Ferté-Milon ressemble aujourd'hui à une vieille

nourrice dont le nourrisson est devenu un grand personnage ; et qui, pieusement, avec un orgueil attendri, conserve chez elle le premier portrait.

Lorsque la rumeur admirative qui suivit ce morceau exquis fut apaisée, M<sup>me</sup> Delvair, la charmante sociétaire de la Comédie-Française, récita avec talent *Les Larmes de Racine*, de Sainte-Beuve. J'ai peine à croire que Racine ait jamais répandu autant de larmes que cela. J'apprécie fort Sainte-Beuve critique ; mais je me méfie du poète. Qu'on me rende le Sainte-Beuve des *Lundis* !

A cette attristante mélodie succède, heureusement, l'hilarante comédie des *Plaideurs*. A la bonne heure ! Voilà des vers qui n'engendrent pas la mélancolie.

La pièce est jouée un peu à la diable sur ces tréteaux forains avec entrain et bonne humeur par de jeunes comédiens venus de Paris.

La journée se termina par un feu d'artifice, des illuminations et un bal.

Nous avons mis plus d'une fois à contribution, au cours de ce récit, le spirituel compte-rendu que notre collègue et ami, M. Georges Pommier, l'aimable reporter de l'*Écho Républicain de l'Aisne* a publié, dans le numéro du 5 octobre dernier et qu'il nous a obligeamment autorisé à « démarquer ».

Nous ne nous en sommes pas fait faute et nous lui emprunterons encore les lignes qui terminent son article. Indépendamment des souvenirs périssables, voyageurs que laissera cette belle fête chez tous ceux qui en ont été les heureux témoins, « il restera, dit M. Pommier, un joli petit homme de bronze, objet de futurs et pieux pèlerinages », et il ajoute : « Ne serait-il pas juste qu'à côté de la signature : *Hiolin sculpsit*, on pût lire : *Abbé Devigne invenit* ?

C'est le mot de la fin. Il est heureux et je m'y tiens.

FRÉDÉRIC HENRIET.